



Le déni de la menace climatique et l'impasse projective.
Malaise dans l'anthropocène
Denys Ribas, France

L'époque se révèle troublée : montée du populisme et de la xénophobie, fracturation des unions entre états qui avaient assuré la paix – ainsi le brexit –, puis retour de la guerre en Europe. La menace climatique dont les effets s'imposent de plus en plus à tous pourrait logiquement en être la cause. Et d'autant plus que des conférences internationales semblaient en avoir pris en compte la gravité. Mais cette coopération internationale n'atteint pas ses objectifs et la plupart des pays semblent s'être installés dans la fracture contradictoire qui caractérise selon Freud le déni : « *je sais bien* que c'est très grave, *mais quand même* ne changeons surtout pas nos habitudes » Comme si la menace faisait l'effet inverse et paralysait l'action. Les politiques et les débats internes des nations en témoignent, et encore plus certaines actions internationales récentes. On aurait pu s'attendre à ce qu'un péril commun dans un monde relativement unifié – jusqu'à récemment – suscite au contraire un sursaut unificateur puissant.

La menace climatique concerne en effet tous les habitants de la terre, et la mondialisation quasi-totale de l'économie de marché avait créé un espace dans lequel des interactions économiques puissantes étaient possibles. Notons cependant qu'aucune instance n'a véritablement autorité sur cet espace économique mondial.

Le caractère à la fois massif et général de ce déni menace l'avenir de l'humanité. Ce traitement psychique collectif de la menace a-t-il une spécificité ? Et si c'est le cas ouvre-t-elle l'espoir d'une évolution ?

De nombreux motifs dont l'histoire des humains témoigne pourraient rendre compte de réactions collectives irrationnelles devant le danger. Freud reprend de la *Psychologie des foules* de

Gustave Le Bon ¹ le constat que « ...les masses n'ont jamais connu la soif de vérité. Elles exigent des illusions auxquelles elles ne peuvent renoncer. »²

Mais à la nouveauté que représente une menace sur le destin commun des hommes s'ajoute une configuration spatiale radicalement originale pour le psychisme humain : le danger, planétaire, ne peut plus être situé au dehors, nous privant du recours fondamental à la projection. Cette perte d'un extérieur où projeter le mauvais nous prive de notre défense fondamentale et nous expose à un éprouvé d'impuissance face à un danger interne, un vécu traumatique qui convoque le déni.

La double impasse projective : topique et temporelle

L'humain se construit psychiquement par la projection

L'extérieur se constitue par elle, d'abord par l'expulsion du déplaisir, du haï. Vers neuf mois, l'angoisse de l'étranger est précieuse pour qu'émergent à la fois une identité de l'enfant et la perception d'un tiers, autre que la mère. Il est désolant mais archaïquement logique que cela résume le projet politique des partis nationalistes et xénophobes... La projection va pourtant aussi faire émerger un objet et la possibilité de l'aimer : « J'aimais déjà les étrangères quand j'étais un petit enfant... » écrit Aragon³.

Une planète ronde unifiée n'a plus d'extérieur où projeter le mauvais

C'est topiquement objectivement vrai pour notre planète. Non seulement nous n'avons plus d'ennemi extérieur, aucun extraterrestre consentant ne s'étant proposé, mais nous n'avons plus d'extérieur du tout où expulser le mauvais, rejeter nos déchets et ceux-ci nous empoisonnent. Un nuage radioactif peut être entraîné par le vent, mais pour mieux nous revenir avec la rotation terrestre. En mangeant les poissons qui restent, nous mangeons aussi nos plastiques qui ont contaminé tous les océans, avec quelques métaux lourds. Nous sommes des protistes⁴ dont plus personne ne change le bain nutritif.

Kennedy avait rêvé d'une nouvelle frontière avec la conquête de l'espace. Hélas, Mars est trop loin, à part pour la mégalomanie de deux milliardaires. Il n'a pas de planète B accessible comme le rappellent les pancartes des militants écologistes. Nous avons là aussi rencontré nos limites, et juste réussi à entourer la terre d'une ceinture de satellites que nous laissons dans des orbites poubelles.

Où est l'ennemi du climat ? En nous !

¹ *Psychologie des Foules*, éd Alcan, Paris 1895. *Psychologie der Masse*, Leipzig, W.Klinghardt. Trad R. Esler, 1912.

² OCF, XVI, PUF, p.18.

³ L'Étrangère, in : *Le Roman inachevé* (1956).

⁴ Les organismes unicellulaires semblaient immortels, à condition que leurs déchets soient éliminés.

Nous avons besoin d'ennemis pour projeter notre haine et nous battre. Mais l'ennemi producteur de CO²... c'est nous ! Nos pulsions les plus saines individuellement, que ce soit au service de l'autoconservation – respirer, manger, consommer, nous développer, ou pour conquérir de l'espace, de la puissance, et même nous reproduire, nous font produire ce gaz carbonique dont l'excès est la cause du réchauffement climatique. Malaise dans l'anthropocène ! Freud s'était demandé en 1929 comment l'humanité supporterait les frustrations pulsionnelles induites par les progrès de la civilisation. La question se pose aujourd'hui pour celles indispensables à sa survie. Les missions de La Genèse sont accomplies : « Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tous les animaux qui fourmillent sur la terre⁵. » La terre est peuplée, trop, et la biodiversité a bien été soumise et même diminuée de moitié. Et maintenant ?

Le déni de la menace climatique rend de plus impossible de se projeter dans le futur.

Cette impasse projective – ni ennemi, ni extérieur – entraîne à la fois le déni de la réalité et celui du futur. Triste cercle vicieux : le caractère inéluctable de la catastrophe alimente le besoin de la nier et devient autoréalisateur. Alors qu'une action est encore possible – pour quelques temps... – la paralysie qui résulte du déni favorise que l'irréversible advienne.

On ne peut qu'être frappé aussi par la puissance qu'exerce dans le monde la fascination par le passé...

Paranoïa ou mélancolie ?

Ceux qui ne déniaient pas le danger basculent dans la mélancolie. Les collapsologues deviennent certains qu'il n'y a pas d'issue. Le film *Don't look up*⁶ choisit un humour au vitriol pour dénoncer notre déni de la catastrophe qui arrive. Mais pour le faire il représente un danger extérieur qui devient visible, que l'on peut essayer d'attaquer et de détruire. Pour réussir à critiquer le déni le film le contourne par la métaphore de la comète qui arrive par le dehors, sauvant ainsi la topique nécessaire à la représentation. Il l'adoucit par son humour efficacement défensif et la dérision lui permet de mettre en scène une accusation féroce : la présidente folle s'enfuit en oubliant son enfant stupide... N'est-ce pas pourtant l'accusation qui peut nous être adressée, de sacrifier les générations futures ? Lorsque le déni et la cupidité ont ôté tout espoir, quand la fin est imminente, les humains se serrent contre leurs proches. On retrouvait cette figuration à la fin du film *Mélancolia* de Lars von Trier⁷, dont le scénario pourrait être de Freud.

⁵ La Genèse, 1.28. Nouvelle Bible Segond.

⁶ De Adam McKay, 2021.

⁷ 2011.

Est-ce l'impasse projective qui privent les humains de la capacité dépressive tolérable d'assumer leur responsabilité dans la dégradation de leur environnement et d'engager un mouvement réparateur ?

Notre défi psychique d'aujourd'hui : comment regarder en face les réalités planétaires sans les évacuer immédiatement devant l'angoisse ou la dépression qu'elles suscitent ?

Alors que le groupe humain devrait d'autant plus et d'urgence fonctionner sur le mode que W.R. Bion appelait un « groupe de travail » pour faire face au danger commun, on voit qu'il réagit selon une autre modalité : l'hypothèse de base de « l'attaque/fuite » qui est fondée sur la projection.

Plusieurs stratégies sont alors à notre disposition, assez suicidaires mais provisoirement efficaces, pour recréer un ennemi. Une nouvelle guerre de religion : elle est disponible. Trouver ou recréer des frontières : le brexit réussira peut-être à ramener la guerre en Irlande ou à disloquer le Royaume Uni... Revenir aux années trente comme un candidat l'a proposé dans la dernière campagne présidentielle française et faire de l'immigration la cause de tous nos maux... Ou revenir à l'URSS et réinstaurer la guerre froide et la guerre réelle en envahissant l'Ukraine. Sans oublier que restent actives les rivalités pour la domination du monde.

Bion avait isolé deux autres *hypothèses de base* dans son étude des groupes⁸ dont celle de la dépendance à un individu supposé lui donner la sécurité. Doit-on envisager possible une dictature écologique mondiale ?

Il y a pourtant urgence pour les humains à se mettre au travail collectivement car le réchauffement climatique amènera aussi de vraies causes de guerres, pour l'eau, les ressources alimentaires ou face à la migration des populations dont les terres seront noyées ou devenues désertiques.

Comment agir sur un déni collectif ?

C'est la question que je pose aux psychanalystes et qui est de notre responsabilité : peut-on modifier du dedans un clivage groupal ? Et comment ?

Dans la cure nous avons appris que la relation à l'analyste et le fait qu'il se laisse contaminer par le déni du patient permettait parfois qu'une relation s'opère en lui d'abord pour être ensuite partagée avec le patient. Mais c'est justement illustrer l'impérieuse nécessité d'une relation avec un objet... externe !

Le film *Don't look up* donnait un ennemi extérieur à la menace et substituait pour le spectateur du refoulement au déni par la caricature des dirigeants que nous pouvons regarder sans nous reconnaître. C'est une issue, mais est-elle efficace ?

⁸ Experiences in groups, Londres, Tavistock Publications Ltd, 1961.

Bion⁹ reprochait à Freud de sembler adopter le pessimisme de Le Bon sur le refus de la vérité par les groupes et soulignait que Freud corrigeait cela en mentionnant l'apport du groupe à la production du langage, des chants populaires et du folklore. Les échanges interpersonnels dans la civilisation offriront-ils la possibilité collective de plus de connaissance ?

⁹ Recherches sur les petit groupes, PUF 1965, p.90.

